

KIJ JOHNSON

LA QUÊTE ONIRIQUE  
DE VELLITT BOE



Kij Johnson

# La Quête onirique de Vellitt Boe

Illustrations de Nicolas Fructus

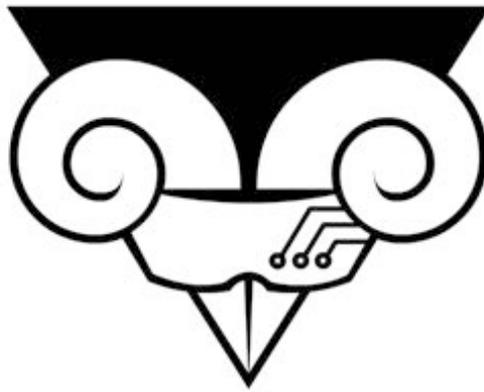
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

*The Dream-Quest of Vellitt Boe*

© 2016 by Kij Johnson

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Dolisi

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Carte des Contrées du rêve © 2016, Serena Malyon

Couverture et illustrations © 2018, Nicolas Fructus

ISBN : 978-2-84344-821-8

Parution : février 2018

Version : 1.0 — 05/02/2018



*Pour qui a dû trouver sans aide son chemin intérieur*

# La Quête onirique de Vellitt Boe

VELLITT BOE REVAIT d'une grande route et de dix millions d'oiseaux volant dans un ciel d'un triste bleu uniforme. La route : large et noire telle une fosse à bitume. Les oiseaux : une vraie nuée, brume agitée qui évoquait les moucherons grouillant au-dessus des lugubres marécages de Lomar ou les bancs de poissons scintillants des mers de cristal par-delà Oriab. Le ciel : vide, sans texture, plat. Assise à côté d'elle, une grande bête grognait, mais les oiseaux faisaient plus de vacarme. L'un d'eux sifflotait d'une voix mélodieuse : « Professeur Boe ? Professeur Boe ! »

Elle revint à la réalité par petites étapes successives : son éternelle douleur dorsale, puis, contre son visage, la douceur de draps si usés à force de passages par la blanchisserie du collège qu'ils avaient pris la douceur de la soie. Le froid. Le clair de lune que la fenêtre à deux battants carrelait sur le grand sol nu de sa chambre plongée dans la pénombre. Les coups pressants assénés sur sa porte et la puissante voix de soprano de l'une de ses étudiantes, terrifiée : « Professeur ! Vous êtes là ? S'il vous plaît, réveillez-vous ! »

Dûment réveillée, Vellitt se redressa sur son séant dans son lit étroit. « Une seconde ! » s'exclama-t-elle en attrapant sa robe de chambre abandonnée par terre. Avant d'aller ouvrir, elle enfila ses pantoufles.

Derysk Oure, une étudiante boursière en troisième année de chimie, le poing encore levé, prête à toquer, avait le visage couleur de boue presque sèche dans la chiche lumière que dispensait le bec de gaz du couloir ; Vellitt ne l'avait jamais vue si angoissée. La jeune femme portait un pyjama, choix plutôt osé qui contrastait avec le châle de paysanne sur ses épaules. Elle sanglotait. « S'il vous plaît, professeur Boe, venez vite ! Je ne... c'est Jurat ! »

Intoxication alimentaire au réfectoire, scandale, suicide : il y avait mille et une façons d'obtenir la fermeture d'une institution universitaire pour jeunes femmes. Étudiante en troisième année de mathématiques, Clarie Jurat était la meilleure élève de Vellitt en vingt ans d'enseignement au Collège de femmes d'Ulthar. Une fille superbe, brillante, volontaire, charismatique, avec de grands yeux rieurs ; elle coiffait en une lourde tresse sa chevelure noire qui lui tombait presque jusqu'aux reins.

« Je vous suis. » Vellitt emboîta le pas à Oure qui dévala l'escalier, sanglotant toujours. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Calmez-vous. J'ai bien assez d'une étudiante à gérer. Une femme d'Ulthar ne se comporte pas ainsi. »

Oure s'arrêta et se frotta les yeux. « Je sais. Pardon, professeur. Vous avez raison. J'allais arriver devant ma chambre quand Hust est sortie en trombe de la sienne. Elle m'a dit que Jurat était partie, qu'elle s'était enfuie avec *lui*. Martveit est allée chercher la doyenne pendant que j'allais vous prévenir. Je ne sais rien d'autre.

– Jurat passe des examens dans trois mois. Où a-t-elle trouvé le temps de rencontrer quelqu'un ? »

Oure repartait. « Je l'ignore, vraiment. » Un mensonge, bien entendu, mais la fille n'ajouta rien.

Elles quittèrent la cage d'escalier du corps professoral pour traverser le quadrilatère. Les seules fenêtres éclairées étaient celles de Jurat. Parfait ; moins il y aurait de monde pour assister aux premiers instants de cette situation inédite — quelle qu'en soit la nature —, mieux cela vaudrait. Les ombres se déplaçaient de manière perceptible sous une lune qui dérivait vers le sud, poussée par le caprice d'un dieu. Dans l'air glacé de la nuit flottaient les parfums astringents des chrysanthèmes et des premières feuilles mortes. Un tel calme régnait que Vellitt entendait les plaintes des chats au pied du mur d'enceinte du collège. D'autres félins vauaient à leurs occupations dans le quadrilatère. Ils abandonnèrent un instant la tâche qui les occupait jusqu'alors pour observer le passage des deux femmes. L'un d'eux, minuscule bête noire, se sépara du reste de la bande pour suivre Vellitt et Oure dans la cage d'escalier menant à la chambre de Jurat. La lumière froide qui se déversait par les fenêtres disparut brutalement quand la lune se cacha derrière la tour du réfectoire ; désormais, seul l'ambre vacillant des becs de gaz postés à chaque palier éclairait les arrivantes.

Quelques jeunes femmes s'étaient attroupées devant la porte de Jurat, emmitouflées dans des robes de chambre, des châles ou les couvertures trouvées au pied de leur lit. Le collège refusait de gaspiller ses ressources à chauffer les cages d'escalier. Les voix fébriles des étudiantes agressèrent l'ouïe de Vellitt. « Allons, mesdames ! » leur lança-t-elle sèchement, investie de toute l'autorité que lui conféraient ses longues années d'enseignement. Elles se turent aussitôt. Anxieux, chiffonnés par le sommeil, leurs visages suivirent son ascension comme les coquelicots suivent la course du soleil ; l'espace d'un instant, Vellitt crut discerner derrière ces traits juvéniles les ombres de la vieillesse en devenir.



Partagée entre curiosité et crainte d'être associée aux crimes dont Jurat avait pu se rendre coupable, l'assemblée laissait devant sa porte un peu d'espace, que Therine Angoli avait franchi ; elle pleurait sans bruit tout en soutenant Raba Hust, une fille imposante, spécialiste de la Sarnath antique. Dans la lumière tamisée du couloir, sa peau brune évoquait plutôt les cendres et la poussière. Hust était la compagne de chambre de Jurat. Angoli, Hust et Jurat étaient si proches qu'on les avait surnommées les Trois Inséparables.

Vellitt s'adressa à l'assemblée : « Le couvre-feu n'est pas terminé. Retournez dans vos chambres avant que la doyenne arrive et se voie obligée de remarquer votre présence. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, j'imagine, que l'on exige des demoiselles d'Ulthar une discrétion de tous les instants. Ne parlez pas de cet incident jusqu'à ce que nous en sachions davantage. Même entre vous, et surtout hors du Collège. Mademoiselle Hust, accordez-moi un instant... »

Sans plus attendre, elle libéra l'intéressée de l'étreinte insistante d'Angoli et la poussa dans la chambre avant de refermer la porte derrière elle.

LE DESORDRE était indescriptible. L'armoire béait ; des vêtements recouvraient toutes les surfaces planes ; par terre, au milieu des papiers, des amas de livres ouverts menaçaient de s'écrouler. Un plateau chargé de vaisselle sale provenant de l'office était à moitié poussé sous l'un des lits défaits. Même les gravures encadrées, des vues panoramiques de la vallée de la Naraxa prises une génération plus tôt, pendaient de guingois. La parfaite illustration d'une mise à sac, en somme, à l'instar de la plupart des chambres étudiantes ces temps-ci — comme si les jeunes gens entendaient suivre une mode consistant à se montrer aussi désorganisé dans son intimité que discipliné dans ses études.

Hust se laissa tomber dans un fauteuil rembourré. Avec l'indécente souplesse de la jeunesse, elle leva les pieds et serra ses genoux contre sa poitrine. Elle sanglotait toujours.

Vellitt débarrassait les deux chaises des piles de vieux *Articulations* les encombrant lorsqu'on frappa à la porte. Une petite femme énergique entra, cheveux grisonnants, regard perçant d'oiseau de proie : Gnesa Petso, la doyenne du Collège des femmes d'Ulthar. Elle portait une robe en laine toute douce dont le rouge avait pâli après dix ans de lessives. Sans autre forme de procès, elle s'assit sur l'une des chaises que Vellitt venait de libérer. « Nous devons faire vite, Hust, dit-elle à l'étudiante. Que s'est-il passé ? »

La jeune fille lui tendit un bout de papier plié en deux. Pendant que Gnesa le lisait, elle répondit : « Ce soir vers neuf heures, à mon retour de la bibliothèque, Jurat était absente. Elle ne m'avait pas prévenue qu'elle rentrerait tard. Je me suis dit qu'elle avait sans doute obtenu l'autorisation d'assister à une conférence, de participer à une soirée de lecture, ou... » L'étudiante rougissait ; elle mentait.

Les yeux brillants de la doyenne se posèrent à nouveau sur la feuille de papier. « Ou qu'elle s'était faufilée dehors pour retrouver un homme. Répéter le mensonge d'une autre est indigne de vous, mademoiselle. »

La jeune femme baissa la tête. « J'ai trouvé son mot sous mes couvertures. Je travaille sur *Articulations* ces temps-ci ; elle savait que je ne le verrais qu'en me couchant... »



La doyenne tendit la note à Vellitt. L'écriture de Clarie Jurat était aussi belle que le reste de sa personne.

*Raba, mon amie...*

*Ne sois pas triste, je t'en supplie ! Tu sais déjà ce que tu vas lire, n'est-ce pas ? Tu comprends toujours si vite... Je pars retrouver Stephan. Je sais ce que cela peut avoir de choquant, mais le monde est immense et ici je n'en vois rien. Stephan dit qu'il y a des millions d'étoiles, Raba. Des millions ! S'il te plaît, fais lire ce message à Therine. Mon départ en blessera beaucoup ; cela me navre, mais comment expliquer mon choix à cette chère vieille professeur Boe, à la doyenne ou à mon père ? Je n'y serais pas parvenue. Ils ne peuvent pas comprendre. Et Stephan me dit que c'est ce soir ou jamais. Je m'en vais, Raba. Prête pour la grande aventure ! Sois heureuse pour moi.*

*Avec tout mon amour,*

*Clarie*

Hust raconta toute l'histoire. Clarie Jurat avait rencontré Stephan Heller un mois auparavant, lors d'un débat syndical auquel les Trois Inséparables s'étaient rendues. Il les avait abordées devant le réfectoire et leur avait offert un café au Crévie. Visiblement, Jurat l'avait subjugué. Pas étonnant, fit remarquer Raba Hust, un peu triste : des Trois Inséparables, elle se savait la plus quelconque. Chose surprenante, Jurat l'avait trouvé tout aussi attirant. Il était beau, avec sa peau hâlée, ses yeux noirs et ses dents parfaites ; beau et grand, par-dessus le marché, soupira Hust. Mais ce n'était pas ça. Il y avait quelque chose, chez lui...

Le lendemain après-midi, il avait offert un thé à Hust et Jurat ; Therine Angoli n'avait pas pu se joindre à eux, prise par le cours d'histoire de l'économie maritime auquel elle devait assister. Ensuite, ce fut Jurat et Stephan, Stephan et Jurat, semaine après semaine, avec des goûters, des dîners, des soupers, des balades à pied dans les pittoresques rues étroites d'Ulthar ou en barque sur l'Aëdl, des bouteilles de vin sirotées après les cours dans des lieux où les kellarkips négligeaient de s'enquérir de l'appartenance des femmes à l'Université. Malgré sa baisse d'assiduité, Jurat était restée excellente étudiante au cours du mois écoulé, preuve de sa superbe intelligence.

Et maintenant, ceci.

« Il faut la retrouver avant que cette histoire éclate au grand jour, déclara la doyenne. S'agit-il d'un étudiant ? » Il semblait plus âgé, dit Hust. « Où vit-il ? Vous le savez, n'est-ce pas ? Elle vous en a sûrement parlé. »

La fille se rongea un ongle.

« Je peux comprendre que vous n'ayez pas envie de trahir votre camarade, Hust, lança sèchement Vel-litt. Mais croyez-moi, c'est la seule chose à faire. Nous devons la retrouver. Vous savez qui est son père ?

– Elle ne parle jamais de sa famille. Et de toute façon, quelle importance ? » Hust laissa retomber sa main et leva les yeux avec un petit air de défi.

« C'est l'un des administrateurs du Collège, expliqua la doyenne. Par le fait, il a des comptes à rendre au conseil d'administration de l'Université.

– Jurat est adulte et amoureuse. Elle peut faire ce qu'elle veut de sa vie, j'imagine. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

– Ce qu'il y a de *mal à cela*, rugit Vellitt, c'est que son père peut obtenir la fermeture du Collège...

– Il ne ferait jamais une chose pareille ! la coupa Hurst, atterrée.

– ... voire bannir les femmes de l'Université. Alors, vous comprenez enfin ? Quelle est l'adresse de cet homme ? »

Hust se mordilla la lèvre. « Heller a pris une chambre au *Cerf Percé*. Il n'est pas d'Ulthar. Je pensais vous l'avoir dit : il est spécial. Il vient du monde de l'éveil. C'est là qu'il compte l'emmener. »

« QUELLE *idiot*e », maugréa Vellitt Boe, dix minutes plus tard, à l'adresse de Gnesa Petso.

La doyenne avait ordonné à Hust de retourner au lit, mais en descendant l'escalier, Vellitt avait entrevu l'éclat d'un châle soyeux sur le palier : Angoli attendait leur départ. Aucune importance. Hust aurait besoin de réconfort, Angoli aussi. Les Trois Inséparables, séparées à jamais pour une raison pareille...

Les deux femmes se trouvaient dans les appartements de Vellitt, plus proches que ceux de Gnesa. L'occupante alluma les becs de gaz, puis servit le whisky. Au Collège de femmes d'Ulthar, les professeures étaient censées mener une existence ascétique dépourvue des petits plaisirs que s'accordaient leurs collègues masculins, règle tacite qu'elles n'observaient que rarement, au mieux. En l'occurrence, la morsure du whisky ne leur ferait pas de mal, estima Vellitt. Pourtant, à peine avait-elle bu une gorgée qu'elle posa son verre pour faire les cent pas dans la pièce.

Gnesa, qui s'était installée dans l'un des canapés de brocart élimés, leva les yeux vers l'enseignante. « Asseyez-vous, ma chère. Il nous faut réfléchir, et vos allées et venues me déconcentrent. »

Vellitt se laissa tomber dans le fauteuil d'en face. « Je sais, mais... bon sang, cette histoire me met hors de moi ! Je croyais que nous formions nos protégées à réfléchir, et ça, cette fugue... même en temps normal, nous marchons sur la corde raide. Jurat doit en avoir conscience ! Elle pourrait faire bannir les femmes de l'Université — et pour *quoi* ? Un simple caprice ? » Incapable de se calmer, elle se remit à arpenter la pièce.

« Par amour », déclara Gnesa.

Vellitt secoua la tête. « Elle est trop brillante pour ignorer les dégâts qu'elle va causer — pas pour elle, mais pour les autres, qui ne vont pas se marier, qui n'auront jamais cette possibilité, peut-être. C'est un geste égoïste de sa part. Tout à fait indigne d'elle.

– Vous connaissez des jeunes gens amoureux qui ne sont pas d'un égoïsme forcené ? Vous avez fait mieux, vous ?

– En tout cas, quand j'étais jeune, la seule à qui j'ai nui, c'est moi. Et mes parents étaient morts. Mais... » Elle s'interrompit soudain, respira à fond une première fois, puis une seconde. « Je vois où vous voulez en venir, Gnesa. Pardonnez-moi.

– J'accepte vos excuses. Bien. Primo, nous devons déterminer ce qui est vrai dans cette histoire.

– Jurat est une idiote, oui, mais elle ne ment jamais.

– Secundo, poursuivit Gnesa, ont-ils déjà quitté Ulthar ? Tertio, comment se rend-on dans le monde de l'éveil ? » Vellitt voulut répondre, l'autre leva le doigt. « Commençons par le commencement. Allez réveiller Daekkson et envoyez-le au *Cerf Percé*. Qui sait, ils s'y trouvent peut-être

encore. Dans ce cas, qu'il la ramène en la tirant par l'oreille ; le problème sera réglé avant l'aube. Entre-temps, examinons les points deux et trois.

– J'y vais, dit Vellitt. Autant dépenser utilement mon énergie. »

Il lui fallut moins de cinq minutes pour traverser le quadrilatère, réveiller le concierge qui logeait juste à côté de l'entrée principale et lui expliquer la situation. À son retour dans ses appartements, elle trouva Gnesa devant son bureau — la doyenne écrivait quelque chose entre les piles d'*Articulations* qu'elle venait d'écarter.

« C'est fait, dit Vellitt. Il viendra nous mettre au courant de la situation dès son retour. »

Gnesa hocha la tête. « Parfait. S'il revient avec elle, nous en serons quittes pour une bonne frayeur. À supposer qu'elle ne soit pas enceinte, bien entendu. Dans le cas où elle aurait quitté la ville... » La doyenne prit devant elle une feuille de papier en partie couverte de sa petite écriture méticuleuse. « Voici le résultat de mes réflexions. »

Une liste. Gnesa la lut à haute voix, forçant un peu le ton pour que Vellitt l'entende de la chambre où elle s'habillait. Il fallait réveiller les autres professeuses, les réunir et les mettre au courant ; ce qui signifiait réveiller les bonnes, donc la gouvernante, qui se chargerait de répartir les tâches. Il convenait de rassembler toutes les étudiantes au plus vite afin de leur enjoindre le silence pour leur bien. La nouvelle allait forcément circuler au sein de l'établissement ; autant prendre le taureau par les cornes avant le début des classes et des cours magistraux, juste après l'office du matin. Les bonnes devraient réveiller les lève-tard n'assistant jamais à la messe afin de s'assurer de leur présence. Il faudrait prévenir le personnel des cuisines : exceptionnellement, tout le Collège prendrait le petit déjeuner en même temps, au lieu d'arriver au compte-goutte, voire même, pour certaines filles, de sauter ce repas.

Gnesa devrait écrire à Davell Jurat pour lui apprendre que sa fille avait disparu. « "S'il vous plaît, *mon bon monsieur*, ne fermez pas notre institution" », conclut-elle d'un ton aigre. Il y aurait une autre lettre pour les administrateurs, dans laquelle on leur expliquerait qu'un individu du monde de l'éveil avait enlevé Jurat : avec un peu de chance, faire allusion à l'usage d'une magie inconnue (sans mentir tout de go) réduirait à leurs yeux la culpabilité du Collège. Si elles prenaient les précautions voulues, parvenaient à étouffer l'affaire et empêchaient un tel événement de se reproduire, peut-être convaindraient-elles les administrateurs d'épargner leur établissement.

Vellitt revint au salon en boutonnant son ample jupe. « S'ils ont quitté l'auberge, reprit Gnesa, faites ce qu'il faut pour la retrouver. En supposant qu'il est ce qu'il prétend, soit un rêveur, et pas un beau parleur de Thran venu séduire nos étudiantes. »

Vellitt s’assit et entreprit de lacer ses chaussures. « Je doute qu’il s’agisse d’un simple séducteur. Jurat étudie les mathématiques avec moi depuis trois ans. Les étudiantes aiment se confier à leurs tutrices — vous savez comment elles sont. Jurat a éconduit des jeunes gens beaucoup plus beaux que ce Stephan Heller le paraît. D’après Hust, il est différent, et je veux bien la croire. Les hommes du monde de l’éveil dégagent... une sorte d’éclat, un charisme sombre. Quand on passe une heure ou deux en leur compagnie, on le perçoit très vite. C’est cela qui a plu à notre élève. »

La doyenne posa son crayon et se redressa. Le regard perdu dans la toile représentant Irem, au-dessus du bureau, elle répliqua : « Regrettable. Un charlatan nous faciliterait les choses : nous pourrions le traquer, s’il fallait en arriver là. Mais s’il est ce qu’il prétend, s’il l’a déjà entraînée dans son monde... que faire, Vellitt ? Je sais que les rêveurs peuvent quitter nos contrées n’importe où. Ils disparaissent dès qu’ils se réveillent dans leur propre monde. J’ai assisté à l’une de ces disparitions il y a quelques années : un homme, passage de Dubv. Il marchait devant moi, et puis, tout d’un coup, il s’est volatilisé.

– Stephan Heller pourrait le faire, c’est vrai, mais pas Clarie. Elle vit dans notre monde. Elle est déjà réveillée. Je pense qu’ils comptent franchir un Portail. Il y en a un sur le Hatheg-Kla. Les rêveurs l’appellent la Porte du Sommeil Profond. Il est en fer forgé couvert de mousse. Il paraît tout à fait banal, mais on raconte qu’il s’ouvre sur un escalier menant à un temple dédié à la Flamme, puis à un autre Portail, et enfin au monde de l’éveil. »

Surprise, Gnesa la dévisagea.

« J’ai connu un rêveur, jadis, ajouta Vellitt à contrecœur. Je vais vous montrer quelque chose. » Le *Géométrie théorique* d’Aldrovandi était posé sur le banc de la fenêtre à pignons. Elle feuilleta l’ouvrage jusqu’à trouver ce qu’elle cherchait, puis tendit l’objet à la doyenne.

Il s’agissait d’un rectangle de carton à peine plus grand que la main, sur lequel était imprimée la photo, très nette, d’une place située dans une ville inconnue : des bâtiments en pierre blanche, des pavés d’ardoise grise, des ombrelles blanches, des arbres d’un vert éclatant, une foule de gens aux vêtements bariolés. Là où aurait dû se trouver le ciel, il n’y avait que du bleu mat.

Gnesa releva la tête. « C’est en Carcassonne ?

– Non, pas du tout. Il m’a dit que notre Carcassonne a été nommée d’après une ville qui porte ce nom dans son monde, mais ce n’est pas non plus d’elle qu’il s’agit. Regardez, tous ces bâtiments différents, ces couleurs que portent les gens... C’est le monde de l’éveil, en tout cas. Un

autre endroit de là-bas. » Elle lui désigna la légende en bas de la photo : *Avignon, place de l'Horloge.*

« Où est le ciel ? » La doyenne frôla le bleu du bout d'un de ses doigts courts.

« C'est ça, leur ciel, répondit Vellitt.

– Aucun motif, aucune masse ? » Gnesa, spécialiste de la Matière, retourna le bout de carton. Sur un fond blanc se détachaient les mots CARTE POSTALE en bleu foncé et quelques lignes d'une écriture manuscrite angulaire dont l'encre, noire à l'origine, évoquait désormais le sang séché.

*Veline, toi qui voulais des preuves... — R.*

« "Veline" ?

– Moi. » Vellitt examina la photo avec ses minuscules dames colorées, et les petites taches sur les pavés de la place : des oiseaux, peut-être, ou quelques détritrus. « Je ne l'ai pas cru quand il m'a décrit le ciel de son monde, alors il m'a donné ceci. Gnesa, je vais suivre Jurat et Stephan Heller jusqu'au Hatheg-Kla. Je connais le chemin. J'ai traversé le bois et vu ce portail. »

L'autre fronça les sourcils. « Trop dangereux. Si on doit en arriver là, Daekkson s'en chargera.

– Il faut que ce soit moi.

– Hors de question... Daekkson a vingt ans de moins que vous — et, détail non négligeable, c'est un homme. L'ouest... il s'agit d'une région redoutable, Vellitt. »

L'intéressée renifla dédaigneusement. « Les plaines du Skaï ? Allons donc ! Je comprends votre point de vue, mais réfléchissez un peu : qui parmi nous a le plus de chances de la ramener ? Je suis sa tutrice, et son *Arbitrix* aux examens. Il faut qu'elle comprenne ce qui nous menace si jamais elle s'accroche à cette idée folle. Si Daekkson la rattrape avant le portail, elle ne l'écouterait même pas. Et Stephan Heller cherchera à s'interposer, s'il aime vraiment Jurat. Daekkson ne saurait la rapatrier sans provoquer d'esclandre. Et s'ils ont franchi le Portail, il rentrera bredouille.

– Pas vous ?

– Non... Croyez-moi, Gnesa. Je trouverai un moyen. »

La doyenne scruta les flammes. « Votre raisonnement se tient. Bon, c'est d'accord. Mais comment comptez-vous les rattraper ?

– Je vais me débrouiller. »

Un coup à la porte mit fin à cet échange. Daekkson était revenu de l'auberge. Stephan Heller avait quitté l'endroit la veille, dans l'après-midi, en compagnie d'une femme à la beauté extraordinaire : Jurat. La description élogieuse du gardien de nuit ne laissait aucune place au

doute. Avant de se mettre en route, ils s'étaient renseignés sur les routes à emprunter pour se rendre dans l'ouest.

Gnesa le congédia et se tourna vers Vellitt. « C'est bien ce que nous pensions. Etes-vous certaine de vouloir partir à leur poursuite ?

– Quelle importance ? » Toute cette histoire l'épuisait, soudain. « J'enseigne l'intelligence aux jeunes femmes. J'ai passé les vingt dernières années de ma vie à créer un lieu qui puisse soulager celles qui ne sont à leur place nulle part. Je ne peux pas laisser Jurat détruire le fruit de mon travail. Il faut préserver ce lieu pour les autres.

– Très bien. Quand partez-vous ?

– Tout de suite. Le professeur Freser, de Thanos, peut se charger de mes cours magistraux et de mes étudiantes. Vous voulez bien en informer les autres personnes concernées ?

– Je m'en occupe. » La doyenne griffonna quelques mots et se leva. « Je vais demander à l'économe de réunir des fonds qu'elle vous remettra. Ramenez-nous Jurat. Et revenez-nous, vous aussi. » Gnesa l'étreignit, un geste qui surprit Vellitt, puis quitta la pièce.

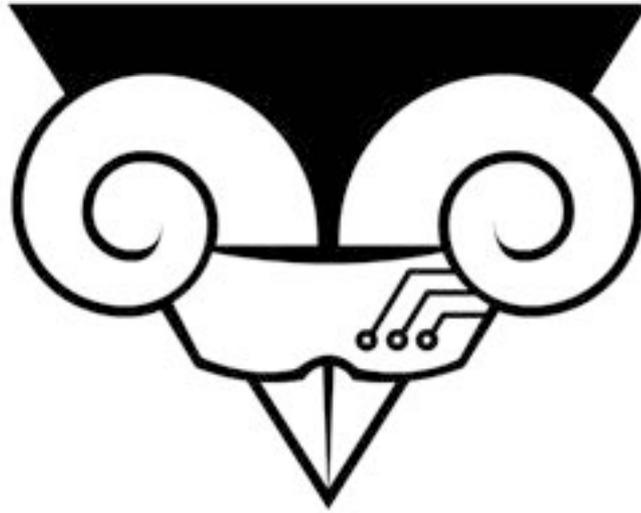
SI VELLITT BOE ne partit pas sur-le-champ, les préparatifs furent de courte durée. Elle déterra d'abord tout au fond de son armoire un petit sac de cuir fripé dont émanait un vague parfum de pluies d'antan et de terres lointaines. Ensuite, elle retrouva ses vieilles bottes et son bâton de marche noueux taillé dans du bois noir. Plus jeune, Vellitt avait beaucoup voyagé, parcourant à pied les Six Royaumes que les gens du monde de l'éveil appelaient les contrées du rêve. Elle avait visité les ruines d'Irem, la cité des piliers. La véritable Irem n'avait rien à voir avec la jolie peinture académique trônant au-dessus de son bureau ; elle se révélait beaucoup plus sale, et infiniment plus intéressante que celle de la toile, à l'image du reste du monde.

Vellitt avait vu le jour dans la ville portuaire de Jaren, au nord de la mer Cérénarienne, à l'endroit où le glacial Xari se jetait dans l'océan. Elle avait pris la route à l'âge de dix-neuf ans, et pendant des années n'avait cessé de voyager. Elle avait traversé des plaines, des forêts et des marécages, escaladé des cimes, exploré les entrailles du monde souterrain, navigué sur des océans inconnus à bord de navires aux formes étranges, avec un ciel pesant en guise de firmament. Elle avait arpenté le monde jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne pourrait plus mener très longtemps cette vie exigeante ; le temps finirait par éroder sa force et son courage. Elle avait alors décidé de se fixer. Inscrite et logée au Collège de femmes de l'université de Celephaïs, elle avait obtenu, car brillante et disciplinée, un diplôme de mathématiques. Elle se résigna à vieillir et choisit d'enseigner à Ulthar, permettant ainsi à d'autres jeunes femmes de trouver des exutoires plus rationnels à leur impatience. Un choix sensé, la fin raisonnable d'une adolescence passée à voyager.

Tandis qu'elle préparait son paquetage, elle découvrit qu'elle n'avait rien perdu des gestes d'autrefois, comme si leur souvenir restait gravé dans les muscles de ses mains et de ses bras plutôt que dans sa mémoire. Rouler les chaussettes de rechange, trouver l'endroit idéal pour la boîte en fer-blanc contenant la trousse de secours... Elle décida d'emporter un pull, un chemisier, des gants bien épais, sa gourde plate en acier, un peigne et une brosse à dents, du savon dans une petite bouteille, de la pierre à aiguiser, de l'huile, des allumettes. Tous ces articles de voyage trouvèrent leur place comme par magie. Elle y ajouta sa torche électrique. Trente ans plus tôt, c'était un luxe — et un objet un peu fantasque, se rappela-t-elle, ce qui l'incita à emporter aussi son vieux briquet à silex. Elle l'essaya. Ses doigts n'avaient pas oublié ce petit geste précis, constata-t-elle avec satisfaction en contemplant les étincelles bleuâtres qui retombaient sur le sous-main en cuir. Après avoir rangé le briquet dans la petite poche intérieure de son sac à dos, elle souleva celui-ci par les bretelles. Plus léger que dans ses souvenirs — il ne contenait ni corde

*Merci, Kij, pour toutes ces réponses ! On suivra cela de près, que ce soit dans le monde de l'éveil ou les contrées du rêve.*

*Propos recueillis et traduits par Erwann Perchoc*



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.